

Ma vie au centre agricole de Petit-Quevilly



Mon nom est Lonis Decharrois, je vais vous raconter mes quatre longues et difficiles années passées dans un établissement pénitencier pour adolescents, la colonie agricole de Grand-Quevilly.

C'est après avoir volé un pain, le 18 mars 1843, que l'on m'y a conduit.

Je ne suis pas un voleur, mais cela faisait trois jours que ma famille et moi n'avions plus rien à manger. J'étais loin de m'imaginer qu'un aussi petit vol allait changer ma vie pour une aussi longue période.

La colonie où un règlement très strict était censé faire régner l'ordre en développant l'intelligence et la force physique des jeunes.

Les épreuves endurées là-bas allaient permettre de faire de moi un meilleur citoyen d'après le lieutenant colonel Grecenkop, le directeur de l'établissement.

Mais en fait les hommes chargés de nous rendre meilleurs employaient des méthodes très violentes pour punir les mauvais comportements. Ces derniers nous humiliaient en nous faisant porter un col jaune pour nous différencier des autres colons, nous isolaient dans des cellules et nous faisaient travailler très dur.

En revanche les plus sages d'entre nous étaient récompensés. Ces privilégiés avaient alors le droit de travailler auprès du directeur et donc d'échapper aux corvées.

Notre vie à la colonie était on ne peut plus organisée. Chaque matin, je me levais à cinq heures. La matinée commençait par une prière commune puis nous nous rendions aux champs pour effectuer des travaux agricoles tels le jardinage, la culture ou le défrichage.

Puis, venait l'heure de la récréation que nous passions sous un préau fermé.

Nous nous rendions ensuite au réfectoire pour prendre notre petit-déjeuner.

A dix heures nous retournions aux travaux.

Heureusement suivait un moment de récréation et de repas car la matinée avait été très fatigante.

L'après-midi était consacrée aux études, lecture, écriture, calcul.

Puis venait le temps du chant et de l'instruction religieuse.

Pour terminer la journée nous avions une autre récréation, le souper et encore deux heures de travaux avant d'avoir enfin le droit de se reposer dans des dortoirs éclairés même la nuit.

Les dimanches et jours de fêtes nous pouvions nous reposer car nous nous levions plus tard et il n'y avait pas de corvées.

Comme vous pouvez le constater il n'y avait pas beaucoup de place pour le repos et les divertissements. Mais, au contraire une grande partie de la journée était consacrée à des corvées très difficiles. Je préférais les après-midi car je pouvais alors apprendre à lire, à écrire et ainsi obtenir une grâce.

En effet la colonie récompensait les bons élèves. Pour ma part j'avais aussi pour ambition secrète de devenir écrivain afin de raconter mon histoire.

Mon calvaire a duré quatre longues années. Je peux maintenant sortir ! Les humiliations et les punitions sévères ont été très difficiles à supporter, je ne pourrais jamais les oublier. Je dois me rendre demain chez Mr Démaret chez qui je suis placé en tant que jardinier. Je dois maintenant me comporter correctement. Je ne dois plus voler si je veux que mon patron me garde, je vais enfin pouvoir être payé pour mon travail. Une nouvelle vie commence ! Je suis un homme libre. Les années passées au centre ont fait de moi un homme plus fort mais aussi un honnête citoyen sachant lire et écrire.

J'ai hâte de commencer l'écriture de mon roman.
Peut-être aurez- vous l'occasion de le lire...

Un récit de Lonis Decharrois

Léane, 4^{eme}

Je m'appelle Paul Dusseaux, et j'ai seize ans. Je vivais avec mes deux parents, et mon petit frère de cinq ans, Jules. Nous vivions à la campagne dans une petite maison banale, mon père était marchand, il vendait toutes sortes de choses, des bricoles qu'il trouvait. Nous avions beaucoup de mal à nous nourrir, nous étions très pauvres.

A cause de ces délits répétés, je me retrouve dans cette colonie pénitentiaire agricole de Petit-Quevilly, j'ai vraiment hâte d'y sortir. Je regrette tellement tout ce que j'ai fait. Mes parents me punissaient, me disputaient et me frappaient, mais malgré ça, je continuai. Jusqu'au jour où j'ai enfin payé pour mes actes. Je suis rentré ici le 7 novembre 1852, pour vols répétés. Le juge a décidé de m'envoyer ici, parce qu'il fallait me remettre sur le bon chemin. Il disait que c'était ma dernière chance de me rattraper, que j'étais un bon garçon au fond, et que je devais faire mes preuves. J'ai beaucoup résisté pour ne pas venir dans ce lieu sordide, mais ma sanction était obligatoire. Les premières semaines n'étaient vraiment pas faciles. Les emplois du temps sont très chargés et pas très intéressants, chaque jour répéter la même chose, travailler sans cesse, je n'étais pas prêt à ça. Les travaux manuels sont épuisants et notre temps libre est court. Les dimanches et les fêtes sont les jours les plus ennuyeux. Le règlement est dur, sévère, mais surtout humiliant. Les punitions ont commencé à tomber et la vie ici est devenue plus dure qu'elle ne l'était déjà, j'ai souvent subi des moqueries, le rejet. Les relations avec les détenus ne sont pas toujours faciles, certains pensent comme moi et veulent changer, tandis que d'autres enchaînent les punitions. Beaucoup d'entre eux ont porté le collet jaune, et même un ou deux se sont retrouvés dans une prison, une vraie, avec des adultes à force de provoquer et de faire des bêtises, mais je ne suis pas allé jusque-là. Au fur et à mesure du temps j'ai compris que le règlement avait surtout pour but de nous apprendre à devenir de bons citoyens. Grâce à cette colonie, j'ai pu apprendre davantage de choses, le métier de tailleur d'habits par exemple. Mon comportement a beaucoup changé et m'a permis d'ouvrir les yeux. C'est les récompenses qui me motivent durant mon séjour ici, depuis plusieurs mois j'en ai beaucoup, et je sais qu'enfin mes efforts vont payer et je sortirai bientôt. A ma libération, j'aimerais exercer le métier de perruquier, et si jamais je ne peux pas, trouver vite un autre travail où mon patron acceptera mon passé. Cette colonie restera l'un de meilleurs et des pires souvenirs de ma vie.

Bonjour, je m'appelle Charles, je m'apprête à quitter la colonie agricole de Petit Quevilly. Je vais vous raconter mon histoire. Mes parents sont morts depuis cinq ans, à l'âge de dix ans je me suis retrouvé orphelin de père et mère, je ne savais ni lire ni écrire. Je m'étais mis à vagabonder dans les rues et à vivre de vols jusqu'à ce que je trouve un travail dans une usine.

Tout a commencé le jeudi 6 mars 1851, je me suis fait arrêter pour avoir volé 150 francs dans les caisses de mon patron. Il se servait de moi, j'étais payé vraiment peu cher pour faire beaucoup. Malheureusement, l'un de mes camarades m'avait vu et n'avait pas hésité à me dénoncer pour avoir une petite augmentation. Le patron complètement énervé appela directement la police qui m'avait tout de suite embarqué à la colonie agricole de Petit Quevilly, j'avais quinze ans et me demandais ce qui allait m'arriver. Les premiers jours de prison, j'avais du mal à supporter l'autorité du personnel, moi qui n'avais jamais vraiment eu d'autorité à la maison, je devais m'y habituer si je ne voulais pas finir très mal dans cette prison. Quelques semaines après, je me suis fait un ami, Louis, il avait mon âge et était là pour les mêmes raisons que moi, c'est à dire vol d'argent. Dans cette colonie, nos journées duraient quinze heures. On devait se lever tôt, à cinq heures du matin pour se laver, faire les ablutions et la prière commune. On consacrait sept heures chaque jour de la semaine aux travaux, croyez-moi oui ou non c'était très dur. La détente, je ne vous en parle même pas, on en avait pas, enfin si mais bon que deux heures ce n'était pas beaucoup mais bon, c'était déjà bien. On avait des classes de lecture, d'écriture ou de calcul, des cours de physiologie végétale, des leçons d'écriture et de dessin. Je n'avais jamais mis les pieds à l'école, mais avec le peu que j'avais, j'avais appris à écrire et lire. De jours en jours, je progressais et j'avais beaucoup de récompenses. Quand à mon ami Louis, il n'avait pas choisi le même chemin que moi, il s'en fichait des récompenses, il faisait vraiment n'importe quoi et ne respectait pas les règles. J'avais commencé à me faire du souci pour lui au moment où je l'avais vu avec un col jaune au cou qui signifiait que Louis avait fait une faute grave, j'avais appris ensuite qu'il avait craché au visage d'un garde, il risquait la cellule. Louis a toujours été rebelle, il se plaignait des mauvais traitements, de l'absence d'éducation et l'utilisation des enfants au profit du directeur. Il avait raison mais, je dois avouer que je préférerais fermer les yeux la dessus. Moi je ne me plaignais pas trop car je n'étais pas trop mal traité avec mes récompenses d'élève modèle. Deux années passèrent et je m'étais habitué à notre petit train de vie, levé cinq heures du matin et couché vingt heures.

Aujourd'hui, j'ai dix-sept ans, je pars et je voudrai retourner à l'école maintenant que je sais lire et écrire. Ma seule frayeur c'est de ne plus être pris dans aucune entreprise à cause de ma condamnation. Je vais commencer ma vie, si possible travailler dans une usine en ayant un bon poste, avoir une femme et des enfants plus tard.